

Désir de l'Autre, désir de l'analyste : en passant par l'angoisse avec mes sabots

Didier de BROUWER

(43) La deuxième partie du titre, je l'ai voulue un peu plus légère, si je puis dire, en contraste avec le sérieux des concepts du thème annoncé. Celui-ci, pour rester crucial dans l'expérience analytique, ne doit pas pour autant faire ritournelle... J'ai donc chaussé mes sabots pour parcourir le vaste champ du désir, sachant comme le paysan qu'il vaut mieux ne pas se hâter, bien s'équiper, surtout lorsqu'il est prévu et même souhaité que l'on rencontre l'angoisse sur sa route, dressée comme un épouvantail, puisque c'est tout de même ce champ de l'angoisse que nous sommes censés labourer aujourd'hui, en vue de nos futures journées d'été sur le séminaire X.

Qu'est-ce qui diable peut bien pousser dans ce champ ? Et si le verbe pousser est là pour le trait, je l'utilise cependant à un autre dessein. La poussée est en effet une des caractéristiques de la pulsion, elle est ce concept hybride où se rencontrent dans une fiction nécessaire somatique et psychique. L'automatisme qui y règne, comme Freud l'a étudié particulièrement dans la névrose traumatique (*Au-delà du principe de plaisir*), y manifeste l'angoisse quasi à l'état pur. Etonnant processus de défense contre une mystérieuse poussée dont la source objective reste indéfinissable. La seule piste proposée par Freud est ce qu'il y a d'inhérent à toute pulsion : « Le but de toute vie est (44) la mort et, en remontant en arrière, le sans vie était là antérieurement au vivant. » A la même occasion Freud affirmera que « toute pulsion en tant que pulsion est pulsion de mort ». L'automatisme de répétition de la névrose traumatique est l'effet mortifère du deuil impossible d'un objet secrètement perdu. L'angoisse de la répétition du trauma y est un moindre mal devant une perte bien supérieure, sidérant le désir.

« L'angoisse est un réel qui ne trompe pas », affirme Lacan, et ne pas en tenir compte dans sa clinique comme tout un chacun le sait d'un savoir intuitif, donnera libre cours aux acting-out et passage à l'acte. Quelle est la nature de cet objet perdu inconsciemment mis en cause dans cet affect qui serait seul parmi

les autres à ne pas tromper ? Une première de ces caractéristiques est qu'il peut mettre en cause toute l'économie narcissique, qu'il fait vaciller la consistance imaginaire du Moi, allant jusqu'à provoquer cet ultime effet dans l'inquiétante étrangeté : le dédoublement du Moi en un pantin soumis aux manipulations malveillantes de l'Autre. Que me veut l'Autre, qui suis-je pour lui, sont toujours à la base de ce processus en impasse d'interrogation du désir à sa racine. Le double surgit lorsque l'image habituelle que l'Autre me renvoie n'est plus saisissable dans son regard, comme le présente Lacan dans l'apologie de la mante religieuse au début du séminaire.

Si l'image narcissique se constitue dans et par l'Autre, il y a un point limite, un lieu de rebroussement qui laisse un reste. Ce reste, pour chuter, prélève une part inscrite dans la chaire, dette contractée pour accéder au langage. Cette opération fondatrice tient à ce qu'il y a un au-delà de l'image, et cet au-delà, c'est l'Autre lui-même qui me le désigne parce qu'il est désirant et que son désir a une cause, un objet qui m'échappe, qui est hors de mon contrôle. La clinique de la névrose obsessionnelle l'illustre à souhait. Les diverses défaillances de l'obsessionnel l'angoissent dans la mesure où il se plaint de son incapacité à contrôler ce qui cause son désir.

Le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre, l'angoisse a un rapport essentiel au désir et elle ne peut se repérer adéquatement qu'à entendre les signifiants auxquels se voue le sujet dans ses fantasmes. L'effet d'aphanisis, de disparition, d'évanescence du sujet lorsqu'il est mis face à ses objets réellement, et non plus dans son fantasme, est une des avancées de départ du séminaire sur l'angoisse. Cette question envisagée par Jones avait déjà été largement abordée par Lacan dans des séminaires précédents. Dans *L'Angoisse*, (45) ce n'est pas tant l'aphanisis du sujet qui est en cause, mais plutôt l'effacement, l'évanouissement de l'Autre comme lieu d'où s'origine le désir : « On peut se demander si l'angoisse n'est pas, au sujet et à l'Autre, ce qui est à proprement parler commun. »

L'angoisse, contrairement à ce qui s'en dit généralement dans sa classique opposition à la peur, n'est pas sans objet. Si le fantasme a un effet de chute, de disparition sur le sujet, c'est à explorer la nature de l'objet en cause qu'une meilleure compréhension de l'angoisse peut s'acquérir : « L'objet a vient cette année au centre de notre propos et sa seule traduction subjective est l'angoisse », déclare Lacan.

L'analyste, pas plus que l'analysant, ne peut se dire quitte de cet objet dit partiel. Que cet objet soit toujours un substitut dont il faudrait à ce titre faire le deuil, il a à en tirer les conséquences pour lui-même. Le transfert, on le sait, met l'analyste dans la position de celui qui recèle l'agalma, cet objet qui attire même l'attention des dieux (cf. *Le Banquet* de Platon). Le désir s'adresse d'abord à un objet, non pas à un autre sujet, et c'est ici que Lacan se sépare de Hegel. L'analyste comme l'analysant participe au transfert. Il s'y agit du désir de deux sujets qui, pour être distincts, mis dans un rapport différent dans leur savoir sur ce qui le détermine, restent dans un statut d'exclusion, d'impossible sur ce qui le cause. Le temps de l'attente suscitée, provoquée par le désir de l'analyste est le temps de la cure, le temps de parcours du désir émergeant de la vanité de ses

dévoilement des mamelles. L'*objectus* est le geste de cette dénudation. »¹ (47) Tacite utilise l'expression à propos des femmes des guerriers germains. Elles leur rappelaient ainsi la proie qu'elles deviendraient s'ils faiblissaient au combat. « Les seins sont jetés devant les hommes. L'objet est la part du réel qui est mis en avant ; elle est devant les yeux comme la proie ; elle est placée devant tous comme le butin. L'*objectus pectorum* a un pouvoir contraignant. (...) Ce mouvement de la main d'une femme lance un sort dont on a perdu le sens. Mais on en sait l'objet : c'est l'objet. »

L'objet partiel dont le modèle est l'objet cessible que le sein modélise on en trouve tout un important commentaire dans le séminaire sur l'angoisse. Le point de rupture, la ligne de coupure ne se situe cependant pas pour Lacan entre le sein comme représentant métonymiquement le corps maternel et le corps du sujet, mais entre le sein comme une part de lui-même que l'enfant cède, et cet enfant. Lacan justifie cette nuance par la phylogenèse et l'embryologie faisant remonter le sein à un lointain dérivé du placenta dans sa partie choroïdienne, c'est-à-dire d'enveloppe vasculaire faisant unité embryonnaire avec le corps du fœtus.

La martyrologie de sainte Lucie et sainte Agathe revue par Lacan à la lumière d'un bout de réel chutant en sacrifice à la jouissance de l'Autre s'explique mieux dans son effet d'esthétique picturale. Saviez-vous au fait que cette journée du 13 décembre est patronnée par Sainte Lucie, cette sainte condamnée à se prostituer parce qu'elle refusait le mariage à son fiancé pour ainsi rester vouée au Christ ? Elle s'énucléa elle-même et offrit ses prunelles tant convoitées à son fiancé lui révélant ainsi l'horreur de son désir aveugle : « Voici mes yeux pour que tu voies », lui mi-disait-elle. Ces yeux comme objet a, comme cause du désir de l'Autre, c'est la livre de chair située près du cœur pour reprendre la métaphore shakespearienne du *Marchand de Venise*. Le petit a est ce que le signifiant contraint au moi originel, au moi mythique de céder pour qu'il puisse se garantir comme sujet dans son rapport à l'Autre. Que ces « parties du cœur » soient liées aux grandes fonctions du corps reliées au milieu extérieur, à l'*Umwelt*, c'est toute la découverte freudienne : pulsion orale, pulsion anale, pulsion génitale, auxquelles Lacan ajoutera la pulsion invocante en quête de son objet voix (l'objet est pour une part le surmoi, cf. tout ce qui est amené sur le « Shofar » et son rituel) et la pulsion scopique à la recherche de son objet regard.

Ce que l'Autre désire, il en manque lui-même. L'Autre ne se fonde que (48) comme manquant « dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas »². Ce manque de l'Autre et dans l'Autre, ignoré par lui-même, c'est cela aussi l'objet a. Ce qui cause mon désir et reste pour une part situé dans l'Autre a son lieu dans l'inconscient. Ou se situe l'objet a demandera-t-on, est-il extérieur ou intérieur ? Quelle est cette transitivité entre ces deux domaines si nettement séparés au regard de l'évidence ? Comment l'intériorité peut-elle se retourner comme un doigt de gant sur une extériorité sur laquelle elle se moule ? L'objet

1. P. QUIGNARD, *Petits traités I*, p. 221.

2. J. LACAN, *Le Séminaire L'Angoisse*, leçon du 21/11/62.

cause du désir est qualifié d'extime et d'ambocepteur, c'est-à-dire pouvant faire articulation avec deux substrats distincts.

L'objet pulsionnel qui modélise le mieux l'objet a est la scybale, objet anal avec lequel le sujet entretient un certain moment un rapport d'identité : la demande à la mère spécifique de l'objet oral s'inverse ici en une demande de la mère – demande de demande. Ce qui est adressé à l'Autre fait retour. Entre ces deux temps logiques il y aura eu coupure, perte de quelque chose, qui s'assimile à un déchet marqué d'horreur mais aussi d'une jouissance désormais interdite. Le désir situe dès lors son objet dans un rapport d'identité avec l'objet de la loi, et cette identité est une des thèses centrales du Séminaire.

La sortie lacanienne de la dialectique hégélienne se fait par la médiation de l'objet a dont la découpe s'opère par la loi du symbolique.

Le désir de l'Autre est le désir de la cause du désir de celui-ci. L'analysant adresse à l'analyste sa demande de savoir, mise en forme du désir inconscient. C'est le moteur de la cure : Que peut-on savoir de cette cause, et en quoi cette cause a rapport à l'angoisse ? Le savoir absolu est celui qui pourrait s'accomplir par l'Autre et sans reste. Si l'on reprend la figuration du schéma optique, $i(a)$ pourrait venir se refléter intégralement dans le miroir présenté par le grand Autre en $i'(a)$. Il y aurait une réponse au qui suis-je vraiment, question dont l'analyste ne peut rien faire. Ce que le séminaire sur l'angoisse apporte de nouveau est qu'à la place de ce qui cadre l'image réelle, c'est-à-dire l'encolure du vase entourant le bouquet de fleurs, ce qui apparaît au niveau de l'image virtuelle (celle du miroir plan) est non pas petit a mais $-\phi$, c'est-à-dire la castration elle-même. Le support fondateur de l'image narcissique se constitue par la fonction du manque. Lorsque celle-ci se désagrège, lorsque le manque vient à manquer, surgit l'angoisse. A la place de $-\phi$ viennent se (49)positiver une foule d'objets, de doubles obturant le vide nécessaire.

L'objet a n'est pas spécularisable, le miroir a ses limites et aussi son cadre. Ce reste non spécularisable est aussi une réserve libidinale ancrée dans le corps, dans le narcissisme primaire. La castration symbolique aura pour fonction d'en circonscrire la place.

Le lieu de l'angoisse, c'est le $-\phi$ d'abord situé dans l'Autre. C'est la castration de l'Autre que le névrosé recule à constater. Il offre sa propre castration pour garantir une fiction. Les limites, le cadre du miroir, importe donc autant que son contenu. L'angoisse a un cadre, elle a un bord. Le fantasme est comme un tableau qui viendrait faire écran dans le cadre d'une fenêtre ouverte et se substituerait au paysage, à la Nature en tant que réel. L'angoisse serait l'apparition d'un double de soi-même qui d'un regard immuable et omnivoyant – c'est une caractéristique du surmoi originaire, dit Freud – contemplerait celui qui s'y mire comme dans le roman d'Oscar Wilde *Le portrait de Dorian Gray*.

Plusieurs passages du séminaire soulignent les rapports étroits qu'il y a entre le regard et l'angoisse, j'en extrait ici quelques uns : « Cet irréductible du a est de l'ordre de l'image », « l'angoisse c'est ce qui regarde », « zéro du a, c'est ce par quoi le désir visuel masque l'angoisse de ce qui manque essentiellement au désir ».

Le sommet de l'angoisse, on peut en donner quelque idée dans le geste terrible d'Oedipe s'énucléant pour son propre châtement. Mais ce serait en rester à l'interprétation freudienne de voir dans ce geste un équivalent de la castration. Que ces yeux jetés à terre restent vivants et menaçants d'un impossible regard comme si la section n'avait pas opéré, manifesterait ce réel sur lequel la castration symbolique est sans effet. Cette fable de Lacan sur Oedipe marque le lien essentiel qu'il y a entre l'angoisse et la cession, la chute de l'objet comme réel. L'angoisse est la seule (50) traduction subjective de l'objet a. Traiter celle-là comme un symptôme parasite serait donc s'en prendre au désir lui-même. Arracher à l'autre son angoisse manifesterait la volonté perverse comme volonté de jouissance. Dans le masochisme, comme dans le sadisme, l'angoisse de l'autre est recherchée. Le masochiste en se faisant objet déchu lui-même se cache sa vérité : ce qu'il recherche masqué dans les oripeaux de sa misère, de sa déchéance physique consentie, c'est l'angoisse de son partenaire. Il y a dans le masochisme une exemplarité quant à la fonction de l'angoisse.

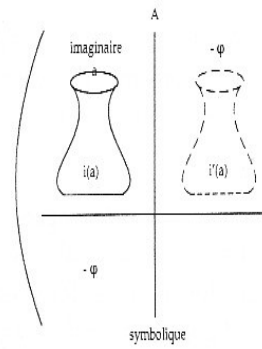


Schéma n°1

- φ apparaît où a manque, dans l'encolure du vase donnant au bouquet des objets pulsionnels leur apparente unité. Le complexe de castration naît de la « mutation mystérieuse du désir du père » en la loi.

Celle-ci y devient un élément de parcours essentiel pour la pulsion, bien que caché et inconscient pour celui qui la suscite afin que le champ de l'Autre, qui ne peut se soutenir sans la fonction du manque, se maintienne. Le masochiste ne fait pas couple avec le sadique, il se recherche un partenaire qui doit se faire violence sur son ordre pour se satisfaire. Se mettre en lieu et place de l'objet a, s'identifier comme part abjecte, rejetée, à la base même de l'édification du sujet comme sujet de l'inconscient, telle est la position, le lieu même que voudrait occuper le masochiste. Cette régression à une antériorité du désir vise à reconstruire un Autre en place d'idéal hors castration. *La Vénus à la Fourrure* de Sacher Masoch. Cette volonté de jouissance ne peut aboutir puisqu'elle se base sur une parodie et un mensonge : la mascarade du scénario ne peut effacer que ce qui dans le sujet désire, lui vient d'un lieu Autre, un lieu qui fondamentalement lui échappe.

Les considérations sur la perversion ponctuent à de nombreuses reprises les leçons de ce séminaire. C'est parce que la question de l'objet partiel et de son ratage consécutif dans le circuit d'une pulsion tissée, est la source même de l'angoisse.

Un rapprochement s'impose : si le masochiste est un tenant lieu de l'objet a dans sa manifestation abjecte, l'analyste, en place d'agent du discours

analytique doit se considérer également de ce lieu. Non plus dans son habillage d'abjection, mais d'agalma, de trésor comme le développe le séminaire sur *le Transfert* – le Beau est un voile porté sur le réel. Les réactions thérapeutiques négatives, le transfert négatif comme on dit, destituent l'analyste. Ceci, dans un sentiment de tromperie diabolique dont l'analysant peut lui imputer le dessein.

Pourquoi Lacan dit-il qu'une femme analyste peut « nous permettre de voir plus loin, dans l'expérience de l'analyste » ? Il me semble devoir relier ceci (51) au rapport particulier d'une femme au phallus comme venant se superposer à la place de l'objet partiel. Cette question de la féminité dans son rapport singulier à l'angoisse est abordé sous différentes facettes au cours du séminaire. L'absence d'analyse du contre transfert est ce qui fait obstacle à améliorer un savoir sur ce qu'il en est du désir de l'analyste et ce sont des femmes analystes qui ont été les plus fécondes sur cette question. Référence est faite également à Kierkegaard qui affirme la sensibilité plus grande d'une femme à l'angoisse, ce qui est un éloge dans sa conception philosophique du lien intrinsèque de la liberté humaine à l'angoisse. La séduction est l'art de susciter le désir de l'autre, Don Juan est un rêve féminin dit Lacan : « D'une certaine façon, par rapport à l'homme, la femme peut se targuer de l'être, un homme auquel il ne manquerait rien. »³ L'imposture de Don Juan, c'est qu'il concrétise l'objet absolu en cachant qu'il est toujours à la place d'un autre. Monique Schneider fait remarquer qu'il entre en scène dans la dramaturgie ancienne sans nom et masqué. Don Juan serait le corps de ce rêve féminin : réaliser son être à l'aune du désir de l'Autre.

Le masochisme féminin prend dès lors une tout autre dimension que celle envisagée généralement et que Lacan considère comme un pur fantasme masculin. Si le désir de l'Autre donne à la jouissance d'une femme un objet, elle ne peut cependant accéder quelque peu à celui-ci que dans une nécessaire mascarade. Cette mascarade féminine ne pousse toutefois pas la méprise aussi loin que l'imposture masculine. Celle-ci reste trop inquiète de ne pas laisser paraître dans l'expression de son désir la marque de la castration symbolique (–ϕ). Une femme ne montrerait jamais en définitive, qu'il ne lui manque réellement rien. Si la castration symbolique ne concerne une femme que d'une manière qu'on pourrait risquer de dire secondaire par rapport à un homme, c'est parce qu'elle est deutéro-phallique, avance Lacan, terme qui n'apparaîtra qu'une fois par ailleurs. Je le comprend dans le sens de ce qu'amène Freud : une femme n'est menée au complexe de castration qu'en entrant dans l'Oedipe, le garçon quant à lui devrait sortir du complexe de castration pour entrer dans l'Oedipe.

Joan Rivière qui est l'analyste ayant le mieux développé ce thème de la (52)féminité comme mascarade⁴ s'appuie sur une interprétation de cas dont j'ai pu réaliser la pertinence par ma propre clinique. Il s'agit d'une femme brillante intellectuellement, accomplie dans sa vie d'épouse et de mère. Elle donne tous les signes extérieurs du bonheur de l'épanouissement. Une chose

3. Ibidem, leçon du 20/3/63.

4. Cf. « Féminité et mascarade », M-C. HAMON, *Etudes psychanalytiques réunies*, Champ Freudien, Seuil 1994.

fait cependant tache dans ce tableau : une angoisse paralysante l'étreignait après chacune de ses prestations publiques, que sa position professionnelle lui amenait à faire. A chaque fois elle craignait avoir commis des fautes, des bévues, à son insu. Cela l'accablait de désespoir, provoquait des crises de larmes. Elle ne trouvait l'apaisement de son angoisse qu'en assouvissant un intense besoin de séduction auprès d'un homme avec lequel elle vivait un amour conflictuel et coupable. Dans le cas de Joan Rivière, il s'agissait plutôt d'un homme représentant une figure paternelle. La différence n'est ici qu'apparente car le choix relève dans les deux cas de la recherche de traits identificatoires et non pas de l'analogie psychologique de personnages.

Joan Rivière explique cette séduction compulsive comme prévenant des représailles qu'elle aurait inconsciemment redouté de la part d'une instance paternelle. Le masque de la femme séduisante permettait de se concilier le père, de s'afficher innocente par opposition au désir inconscient de le châtrer. Ce fantasme de séduction venant faire écran à l'angoisse peut s'interpréter en d'autres termes : la patiente se déguise en femme castrée pour que l'Autre (un grand Autre imaginé) ne sache pas. Ne sache pas quoi ? C'est ce qu'elle ne sait pas dire elle-même, mais on pourrait interpréter qu'elle restitue à l'Autre, comme Autre maternel, ce qui a été volé au père. Derrière la relation de rivalité au père, se cache une rivalité à la mère que mon cas clinique, me semble-t-il, manifestait. Cette femme avait en effet été arrêtée dans son hostilité et sa rivalité oedipienne, son sentiment de frustration par rapport à sa mère, celle-ci ayant décédé brutalement au début de son adolescence. Le deuil restait violent, il n'avait pu s'accomplir car elle restait bloquée dans une ambivalence trop angoissante et culpabilisante pour pouvoir être mise à jour. Ainsi, l'autre qui lui servait de support dans l'exécution de son fantasme ne voyait que du feu quant à sa castration. La vérité angoissante de la rivalité oedipienne trouvait une expression détournée.

(53) La revendication qu'une femme peut manifester reste prise dans une demande adressée à la mère. Demande de venir compléter son être par le petit a qu'elle serait supposée détenir, n'est-ce-pas ainsi qu'elle peut entrevoir un objet à sa jouissance de femme ?

La castration pour une femme, c'est d'abord une privation, privation de son corps propre à l'image de l'Autre maternel. Cette privation est réelle, sans l'intervention du symbolique le réel se suffit à lui-même, il ne lui manque rien même si cela ne l'empêche pas de fourmiller de vide comme Lacan tient à le préciser. La relation d'objet proposait de considérer la privation comme trou réel d'un objet symbolique, la castration comme dette symbolique d'un phallus imaginaire. La dissymétrie des deux sexes dans le rapport au complexe de castration est à nouveau développée dans le séminaire sur l'angoisse. Cette dissymétrie n'est pas fondée sur une attribution positive, mais sur des modalités, des positions différentes en rapport à la négativité qui les fonde. La catégorie de l'universel se fonde pour Lacan sur la négation : c'est le thème du séminaire sur *l'Identification*, séminaire précédent *l'Angoisse*.

En quoi le désir de l'analyste est le point pivot de la cure, du juste repérage du désir de l'Autre tel qu'il se met en oeuvre dans le transfert, comment se

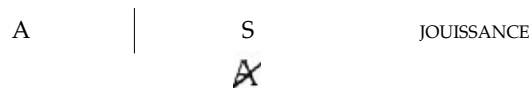
manie l'angoisse et ses avatars contre transférentiels, c'est à partir de travaux de femmes analyste – Lucy Tower, Barbara Low, Margaret Little, pour ne citer que les plus importantes – que Lacan développera son argumentation. La muse de l'analyse serait-elle femme, et en cela fille de Mnémosyme, personnification mythologique de la mémoire ? Freud ne parlait-il pas de l'instrument de son inspiration créatrice comme de la sorcière métapsychologie ? La féminité ne peut évidemment se confondre avec le féminin, reste qu'une femme semble plus réceptive au désir de l'Autre et donc capable de mettre une sourdine sur son propre désir : c'est « la moindre implication de la position féminine dans son rapport au désir » que Lacan se risque à dire à propos de l'article de Lucy Tower sur le contre-transfert.

Si l'objet du désir de l'analyste peut être logiquement rapproché jusqu'à un certain point de l'objet du masochisme, le rapprochement s'arrête cependant eu égard à la jouissance. L'analyste n'est pas comme le masochiste dans la jouissance de son acte, dans ce sens je ne peux pas plus souscrire qu'il en a horreur. L'horreur n'est-elle pas une des expressions possible de la jouissance comme le révèle l'analyse de l'homme aux rats ? Toute horreur (54) n'est certes pas du même ressort, mais on ne peut se contenter de répéter la formule lacanienne sans avoir conscience de la fascination pour le réel qu'elle peut receler. Le désir de l'analyste n'est pas tout engagé dans la cure, il est l'aussi dans son rapport à l'analyse, à la façon dont il s'y implique. Si le désêtre, le sentiment de se séparer de sa propre subjectivité se pointe à plus d'un moment, c'est par ce qu'il a à assumer le semblant comme le nécessaire habillage de l'objet.

Si le réel du sexe ne permet d'autre issue à l'être parlant qu'une oscillation dont les extrêmes seraient la mascarade ou l'imposture, l'analyste serait à ranger plutôt du côté de la première. Il ne pourrait être l'objet a mais s'en faire comme personne l'agent masqué. Il ne cherche pas dans la cure la satisfaction pulsionnelle mais témoigne à sa manière propre et dans son style que, si l'objet cause du désir échappe en définitive à toute entreprise signifiante, il n'y a cependant pas d'autre possibilité que de s'y soumettre.

L'objet partiel est une invention du névrosé, dit Lacan, un pur fantasme. Abraham l'a forgé comme concept corollaire de l'objet génital qui serait lui l'objet dans sa complétude. La fécondité du concept dans la théorisation est cependant certaine puisqu'il a permis de considérables avancées dans l'étude du développement pré-oedipien. Si l'objet partiel se réduit pour Lacan jusqu'à n'être plus qu'un objet-trou, c'est par ce qu'il remonte à la source première de l'origine, jusqu'au paradis perdu d'une mythique jouissance.

Le plan de clivage entre jouissance et désir est le lieu de cet objet mais aussi le lieu de l'angoisse. Le sujet mythique inscrit sa jouissance en A : il résulte de cette opération semblable à une opération de division un quotient et un reste.



a



ANGOISSE

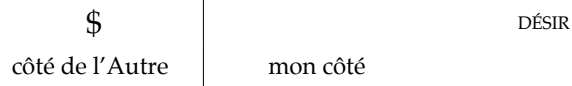


Schéma n°2

(55) Poser la question, dans A combien de fois S , n'a cependant pas de sens car il n'y a pas de commun dénominateur entre A et S . Ce schéma qui illustre la causation du désir et du sujet comme sujet de l'inconscient pointe bien à quels termes de cet algèbre on peut référer l'angoisse.

Il reste encore beaucoup de chemin à parcourir, beaucoup de friches à mettre en valeur dans ce vaste champ de l'angoisse. Je range ici mes sabots en espérant qu'ils auront de temps à autre heurté vos oreilles.